David GALLI et Franck RENUCCI (dirs), *Pharmaphone :
La voix des adolescents*

Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, coll. Culture & Communication,
2020, 160 pages

Didier Courbet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26179>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.26179

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 516-518

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Didier Courbet, « David GALLI et Franck RENUCCI (dirs), *Pharmaphone : La voix des adolescents* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 24 juin 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26179>

étant, la façon dont S. Chess se saisit, réagence et reformule avec une grande clarté son assise théorique font de cet essai une introduction soutenue vers des travaux scientifiques et féministes actuels. L'ouvrage est alors une source pertinente et cohérente, certes limitée, pour toute personne souhaitant investir des recherches sur les jeux vidéo depuis une perspective féministe. Par ailleurs, en proposant une réflexion plus poussée sur les moyens d'action à disposition à travers les notions de *gaming feminism* et de cercles de jeux, il invite son lecteur ou sa lectrice à adopter des méthodologies scientifiques féministes (à travers des recherches-actions participantes) ou à militer de sorte à rendre le jeu vidéo accessible et varié aux *game curious*. C'est fondamentalement par cette double clé de lecture, en tant qu'essai et manifeste, que l'ouvrage de S. Chess trouve une place légitime autant dans une perspective académique que militante, les deux étant ici non exclusives.

Esteban Giner

Université de Lorraine, Crem, F-57000 Metz, France
es.giner[at]gmail.com

David GALLI et Franck RENUCCI (dirs), *Pharmaphone : La voix des adolescents*

Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, coll. Culture & Communication, 2020, 160 pages

La problématique centrale de l'ouvrage est : en quoi le smartphone peut-il être un « *pharmakon* » (terme issu du grec ancien), c'est-à-dire un objet représentant à la fois « un remède et un poison » pour la communication entre les humains ? Organisé en trois parties (« Voix », « Adolescence », « Corps et communication »), cet ouvrage collectif dirigé par David Galli et Franck Renucci fait intervenir 17 chercheurs dont la grande majorité s'inscrit dans la discipline des sciences de l'information et de la communication (SIC).

Dès leur court « avant-propos » (p. 7-9), on repère l'intérêt des coordinateurs pour la philosophie de Bernard Stiegler dont le *pharmakon* devient ici un « *pharmaphone* » (p. 7). Ce néologisme précise très vite la teneur de l'ouvrage : chacun des auteurs s'intéressera au devenir de la voix humaine – « *phone* » (p. 7) en grec ancien – au moment où les adolescents, en particulier, préfèrent écrire sur leur « smart » *phone*. Dans la lignée de la collection « Culture et communication » éditée par De Boeck Supérieur, cet ouvrage apporte des ressources pour les enseignants et professionnels de la communication sur une problématique balisée. Mais il a une originalité : son objectif n'est pas seulement d'amener le lecteur à

lire, il cherche aussi à lui fournir des concepts pour qu'il élabore lui-même « un récit par les mots, les images et les sons » (p. 7). Il est donc proposé au lecteur une boîte à outils pour créer des vidéos, courts-métrages ou pièces de théâtre en lien avec la thématique. Voilà une ambition, tournée vers la culture scientifique, qui pourrait intéresser les enseignants du secondaire.

L'ouvrage est organisé en trois parties qui mettent en perspective certaines transformations en lien avec le smartphone. Mais c'est aussi avec ce triptyque que le lecteur va pouvoir concevoir son récit après sa lecture : intrigue-problématique (première partie), acteurs-population (deuxième partie), décors-études de terrain (troisième partie). À chaque fois, les auteurs emploient un langage accessible ponctué d'exemples succincts. L'autre intérêt de cet ouvrage pour les SIC est d'apporter une palette de terrains et méthodes pour travailler l'impact du smartphone sur la communication. Serge Tisseron, qui préface l'ouvrage (p. 11-18), présente un vaste panorama de ce que peut être ce « compagnon digital » (p. 11) pour les humains. En terminant son propos sur les « machines parlantes » (p. 16), S. Tisseron repose la problématique à partir de son cadre théorique, qui vient de la psychologie : peut-être aurait-on pu expliquer au lecteur la présence d'autres disciplines, maillage interdisciplinaire pour le moins décisif pour traiter cette question.

Dans la première partie, « Voix » (p. 19-54), les auteurs questionnent le « *phone* » du smartphone. On y trouve d'abord un article de Pascal Lardellier (p. 21-28) invitant le lecteur à se rapprocher des origines de la « commande vocale ». Celle-ci est aujourd'hui embarquée au cœur des assistants personnels sur nos smartphones. Un peu plus loin, Clotilde Chevet (p. 39-46) propose d'interroger « la relation homme-assistant personnel » (p. 40) comme une fiction qui prend forme depuis le téléphone contemporain. D. Galli, l'un des coordinateurs, publie également deux dialogues dans cette partie. Cet autre format apporte à nouveau quelques repères conceptuels et des idées pour un lecteur qui souhaiterait essayer de construire son propre récit à partir de l'ouvrage. En revanche, la méthode employée pour organiser les entretiens n'est pas spécifiée. Pourquoi avoir choisi par exemple de réaliser un premier dialogue avec Jean Abitbol (p. 29-38) ? Spécialiste de la voix, on devine l'apport théorique de ce dernier, mais qu'en est-il de son articulation avec les SIC ? Finalement, il faut se plonger au cœur du dialogue pour saisir l'intérêt de la dimension biologique de la voix : les deux interlocuteurs échangent sur le

« volcan émotionnel » (p. 32) qu'est la voix ou sur les limites de la « voix synthétique » (p. 34). Enfin, un dialogue avec Xavier Pommereau clôture ce premier acte. Le psychiatre de l'adolescence fait le lien avec les chapitres suivants en abordant sa méthode, dans son cabinet, pour faire surgir la voix à partir d'images sur le smartphone. Pour lui, « l'image vient au service des mots » (p. 50) alors qu'on a tendance à la négliger : voilà peut-être quelques idées pour mener des entretiens semi-directifs de recherche ?

Il est question, dans la deuxième partie, « Adolescence » (p. 55-88), de revenir sur cette population à l'épreuve du smartphone. L'hypothèse de départ des coordinateurs est que ce siècle fait apparaître une nouvelle adolescence, prise par le numérique. Philippe Gutton (p. 57-62), fondateur de la revue *Adolescence*, revient sur son intérêt pour les adolescents et la manière dont on peut « leur donner la voix » (p. 59). Deux autres chapitres sont consacrés à ce que deviennent les adolescents d'aujourd'hui sur le terrain. On y découvre les « enjeux éducatifs » (p. 67) actuels avec Anne Cordier (p. 63-70) et le rôle des écrans dans la famille avec Olivier Duris (p. 79-88). Une réflexion anthropologique sur les transformations sociétales se poursuit jusqu'au dialogue avec Daniel Marcelli (p. 71-78), professeur de psychiatrie, qui aborde « les yeux de la voix » (p. 73). D. Marcelli présente les adolescents du XXI^e siècle, éduqués à l'individualisme, qui découvrent l'altérité de plus en plus tard. Malgré l'intérêt évident de ces entretiens, quelques références complémentaires auraient été appréciées.

Dans la dernière partie, « Corps et communication » (p. 89-138), Fabienne Martin-Juchat apporte un regard méthodologique plus appuyé (p. 91-100), notamment sur certaines dimensions « participatives » (p. 91) que l'on retrouve dans son travail mais aussi lors du colloque *Pharmaphone* à l'origine de l'ouvrage. Les étudiants sont conviés à la recherche, mais comment faire science ? Cette question pourrait ouvrir des dynamiques plus grandes en SIC à l'avenir. Dans la suite de cette partie, D. Galli dialogue avec Daniel Bougnoux (p. 101-108) sur le sensible dans les relations : « Bien loin d'être autonome, nul ne pourrait survivre hors de toute relation » (p. 105). Ce questionnement devient d'autant plus pertinent en période de distanciation sociale. Le lecteur qui écrirait un récit après avoir lu cette partie de l'ouvrage (comme proposé par les coordinateurs dans l'avant-propos) pourrait alors façonner les décors, l'époque et l'ambiance de son histoire. On peut aussi y lire le chapitre de Feirouz Boudokhane-Lima et Cindy Felio sur le contexte

scolaire actuel (p. 109-118), avec les enseignants, les incivilités, les usages « inappropriés » (p. 110) du smartphone. Nadja Monnet, anthropologue, décrit ensuite ce qu'il peut se passer dans les autres espaces de vie des adolescents (p. 131-138), comme dans l'univers de la chambre. Enfin, Hélène Jeannin aborde – brièvement – certaines transformations dues à l'impact du smartphone : l'évolution de notre « gestuelle » (p. 122), de nos « cerveaux » (p. 124) et plus largement de notre « mémoire » (p. 120). Malgré le (trop) court format qui lui est imposé, l'auteure lance des questions décisives sur le devenir du corps dont on pourrait davantage se saisir en renforçant certaines études expérimentales déjà engagées.

En fin d'ouvrage, on regrettera l'absence d'une conclusion générale, mais les coordinateurs reprennent la main (p. 139-140) en présentant une œuvre audiovisuelle, *Pharmaphone* (2020), co-réalisée par D. Galli et un jeune adolescent de 15 ans, Thomas Chirouse. Ces derniers mots nous laissent sur une ambiguïté poétique et invitent le lecteur à lui-même créer son propre court-métrage, smartphone à la main. S'il n'y a toujours pas d'indications particulières sur la méthode à employer, peut-être que celle-ci réside justement dans la singularité de chacun ? Ce point serait à préciser, sauf si le fait de vouloir nous « donner envie d'en faire un » (p. 139) passe par le « manque ». Voilà qui pourrait devenir l'esquisse d'une discussion sur la place de la création en sciences de l'information et de la communication. Les coordinateurs ont conçu un ouvrage qui cherche à produire de nouvelles questions. Alors comment les enseignants et étudiants, principales cibles du livre en plus des chercheurs, vont-ils articuler ces lectures et concepts à d'éventuelles productions audiovisuelles amateurs ?

L'optique épistémologique générale est globalement fonctionnaliste, avec ses apports et ses limites. Au fond, cette démarche contributive par la création permet de contribuer à la réflexion sur le rôle du smartphone dans notre société, sur son impact jugé parfois « délétère », parfois « bénéfique » sur le plan psychologique et social (nous nous permettons de renvoyer à Marie-Pierre Fourquet-Courbet et Didier Courbet, *Connectés et heureux ! Du stress digital au bien-être numérique*, Paris, Dunod, 2020) en se présentant comme une œuvre collective, relativement hétéroclite, mais par là-même stimulante. Au-delà de la catégorisation parfois dichotomique, mais assumée par les auteurs (par exemple délétère vs bénéfique), *Pharmaphone* est lui-même un ouvrage aux allures de *pharmakon* : d'abord « poison » par son organisation peu conventionnelle pour un étudiant qui s'attend à un

livre pédagogique, puis « remède » par les perspectives qu'il offre sur le plan théorique pour « bifurquer » (B. Stiegler et Collectif Intermation, *Bifurquer*, Paris, Les liens qui libèrent, 2020) vers de nouvelles idées.

Didier Courbet

Aix-Marseille Université, Imsic, F-13100 Marseille, France
didier.courbet[at]univ-amu.fr

François HOURMANT, Mireille LALANCETTE et Pierre LEROUX (dirs), *Selfies & stars. Politique et culture de la célébrité en France et en Amérique du Nord*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Res Publica, 2019, 202 pages

Pour une large part, le pouvoir de séduction exercé par le titre du volume revient sans doute à la promesse qu'il formule d'engager une approche transatlantique de l'objet. Les points de vue français et nord-américains, plus que de se croiser et se répondre comme on aurait pu le souhaiter, ne feront, globalement, que se succéder au fil des contributions. Au lecteur de faire vivre, *a posteriori*, cet échange qu'autorisent et appellent les multiples ressources mises à disposition par les auteurs.

Les huit contributions rassemblées dans le volume se révèlent aussi hétérogènes dans leurs ancrages disciplinaires et leurs objets que dans leurs perspectives critiques. La notion de célébrité fait elle-même l'objet d'approches diverses, moins contradictoires que complémentaires, asseyant la pertinence bibliographique de l'ouvrage. Organisé en trois parties, *Selfies & stars* traverse, plus ou moins rapidement, chacun des trois grands âges de la célébrité en politique. L'âge héroïque d'abord, celui d'une célébrité de papier couronnant grandeur et exemplarité ; l'âge égotiste ensuite, celui d'une célébrité médiatique caractérisée par l'exposition de l'intimité de politiques qui, bien qu'individualisés, demeurent étroitement associés à leurs rôles institutionnels ; et l'âge narcissique enfin, l'âge d'une célébrité numérique, celle d'individus plus que de partis, celle des selfies plus que des poignées de main et celle, finalement, de l'extimité promotionnelle et des affects.

La première partie, « Renommée et célébrité de papier », s'ouvre sur une étude de cas largement documentée consacrée à la figure de Louise Michel. Sidonie Verhaeghe propose une lecture historique et critique d'une popularité qui « rend ainsi visible la conception méritocratique révolutionnaire dans le dernier tiers du XIX^e siècle » (p. 32). La contribution de Christian Le Bart, qui, parce qu'elle en explicite la charpente, aurait tout aussi bien pu figurer en

préambule du volume, revient ensuite sur l'évolution en trois temps des rapports entre célébrité et politique. C. Le Bart résume lui-même son propos en écrivant que le « temps de l'impersonnalité est révolu : l'idéal qui fondait le régime d'assemblée sur fond de crainte du césarisme est perçu comme dépassé [...]. Mais la seconde phase de notre histoire politique, celle qui tolérait la personnalisation au prix d'une exemplarité finalement très impersonnalisante, est elle-même dépassée. [...] D'où une troisième phase, qui privilégie au contraire l'expressivité, le jeu distancié avec le rôle, l'ironie même, comme si les rôles institutionnels n'étaient plus à eux seuls pourvoyeurs de légitimité. [...] Ils [les politiques] existent désormais d'abord grâce aux médias » (p. 63).

Mireille Lalancette et Vincent Raynaud interrogent, dans la deuxième partie, « Popularité et célébrité médiatique », le phénomène d'advocacy – soit d'engagement public des célébrités en faveur de causes diverses – dans le cadre de campagnes politiques étasuniennes et canadiennes. Si l'objectif de cette contribution est d'explorer les enjeux de ces appuis médiatiques et médiatisés, l'espace d'écriture disponible ne permet finalement aux auteurs que d'esquisser quelques pistes explicatives soutenues par une solide bibliographie. Les deux exemples choisis pour illustrer le phénomène, soit la campagne des élections fédérales de 2015 au Canada et la campagne présidentielle de 2016 aux États-Unis, appellent pareillement plus de développements – ici principalement réduits à des considérations quantitatives – que ne le permet le volume.

Depuis l'autre rive de l'Atlantique, Nicolas Mary propose ensuite de revenir sur « La starisation de Rachida Dati dans la presse magazine ». L'ascension puis la chute politico-médiatique de l'ancienne garde des Sceaux française fait l'objet d'une solide analyse critique renforcée, là encore, par une robuste bibliographie multidisciplinaire, allant de l'économie à la psycho-sociologie. L'auteur y pointe, entre autres, le rôle de pionnier joué par les journaux dits « sérieux », devant la presse *people*, dans ce processus de starisation. Depuis la France encore, l'article suivant questionne le traitement médiatique réservé par le magazine *people*, *Closer* aux représentants du Front national. Jamil Dakhli conclut, après démonstration, à « une banalisation de ce parti dans l'espace public français » (p. 125), ajoutant que « la stratégie énonciative du magazine de Mondadori s'harmonise remarquablement aux nouveaux